

Présentation de Micheline Cambron

par Lise Bissonnette

Micheline Cambron le sait : je ne la connais pas. Hors son œuvre, j'ignore tout de sa vie, de ses cercles familiaux ou amicaux, de ses loisirs, si elle en dispose – ce dont je doute. Nous n'avons jamais pris un verre ni un café ensemble. Ce que je m'appête à vous dire ne sera pas un témoignage, mais une perception dont je me porte garante de la solidité. L'Académie des lettres du Québec l'exige, en un instant aussi déterminant.

Une image. Un soir de fin d'été, le 2 septembre 2010, nous sommes au B-2245, sinistre amphithéâtre mal éclairé du pavillon Jean-Brillant de l'Université de Montréal. 103 étudiants de premier cycle s'y sont installés en désordre, le cours FRA-2007, intitulé *Questions d'histoire littéraire*, en est à sa première heure, il est donné en mode magistral par Micheline Cambron. J'y suis inscrite volontairement, mon programme de scolarité de doctorat est trop léger, j'ai demandé accès à des cours de base, je suis l'enchantement incarné, je vis mon retour aux études comme un tel privilège que je m'en sens coupable. La professeure, petite et ferme sur l'estrade, décrit les travaux et examens à venir. Derrière moi, un groupe d'étudiantes s'agite aussitôt, rouspète : trop de lectures, trop de travaux, on interpelle la prof comme si elle était une préposée aux bénéficiaires en flagrant délit d'abus de pouvoir. Elle ne se laisse pas démonter. Les grognements diminuent, mais l'hostilité persiste, en voilà trois ou quatre qui magasinait les cours faciles et qui profiteront peut-être de la période d'annulation d'inscription sans frais. Des dizaines d'autres prennent note des consignes sans un mot, avec cette passivité typique des classes à grand nombre. D'autres encore, heureusement, ont déjà compris leur chance et osent, encore timides, demander des précisions sur ces « questions d'histoire littéraire » abordées par une sommité du Département des littératures de langue française.

La plupart l'ignorent sans doute, en cet automne Micheline Cambron rentre de Paris où elle a occupé en 2009-2010 la charge de titulaire de la Chaire en études du Québec contemporain à Sorbonne Nouvelle. Tout au long de sa carrière, elle a été invitée en France, certes, mais aussi en Italie et en Allemagne, elle a encadré près de quarante mémoires de maîtrise et plus de vingt thèses de doctorat, été à la tête du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture

québécoises (CRILCQ), dirigé une cinquantaine d'ouvrages savants. Ce soir-là et les suivants, elle fait aux inscrits l'honneur de les croire aptes à lire Paul Ricoeur, elle s'apprête à les faire profiter des retombées récentes du désormais célèbre colloque sur le philosophe que sa Chaire vient de piloter à Paris, elle les convie à assimiler les notions de *temps et récit*, ou d'*identité narrative*. À mes côtés une jeune femme, quoique craintive, s'y sent appelée.

Ce que je sais d'elle, alors, est plus flou, mais commande pleinement l'estime. D'une part, j'éprouve la reconnaissance de qui tire un profit : elle vient d'accéder à ma demande et d'accepter de préparer une communication au colloque de l'Académie sur la transmission de la culture, qui aura lieu le 29 octobre suivant. D'autre part – motif moins calculé –, j'ai lu ou parcouru une partie des ouvrages collectifs nés sous son impulsion et je suis intriguée.

Au premier abord, chère Micheline Cambron, j'étais réticente. Je suis de celles et ceux qui regardent de travers, instinctivement, ce 19^e siècle et cette première moitié du 20^e siècle dont vous avez redécouvert pour nous, strate à strate, feuille à feuille, non seulement les œuvres et la vie littéraire, mais le récit national dans lequel elles s'inscrivent. C'est-à-dire la sociabilité, la réception médiatique, l'environnement culturel, éducatif et politique, en nous invitant à ne négliger aucune lecture, de *Maria Chapdelaine* à Jean-Baptiste Ladébauche.

Petit à petit, sans réhabiliter ou gommer l'ombre qui plane sur ces demi-siècles, vous m'avez obligée à plus de rigueur intellectuelle dans la rétrospection. Rien n'est plus précieux, dans nos quêtes de savoir, que d'ébranler ainsi les convictions confusément étayées, que ce soit pour les renforcer ou les affaiblir.

Ce même automne, comme je viens de le rappeler à notre Académie, vous avez participé à notre colloque sur la transmission de la culture, en nous entretenant des enjeux et contenus de l'enseignement secondaire au Québec, avec ce très juste et inquiétant titre de communication « la littérature en pénitence ». C'est là un autre angle, moins connu, de votre travail intellectuel, celui que vous n'avez cessé de mener autour de l'enseignement des lettres au Québec, notamment au collégial où se joue, bien ou mal, le futur culturel des Québécois.

J'ai voulu aller plus loin, en vue de notre cérémonie de présentation. Je vous ai demandé ce que nous nommons un « CV long », c'est-à-dire celui que l'université exige : enseignement, recherche, publications, colloques, conférences, directions d'études supérieures, services à la collectivité. Il y en avait 70 pages depuis l'obtention de votre propre diplôme de doctorat en 1988 (*Une société, un*

récit, discours culturel québécois, l'Hexagone, 1989) et vous m'avez proposé de réduire le fichier en le limitant aux publications. J'y reviendrai, aux publications qui ont marqué chaque année de votre carrière universitaire depuis près de trois décennies. Mais j'ai bien sûr refusé cette césure, car j'ai choisi d'insister ce soir sur l'enseignement, que vos énormes travaux de recherche ont nourri et infusent toujours. L'Académie ne se limite pas à valoriser les publications, la transmission de la culture doit ou devrait être le souci premier de ses membres. Et telle est la valeur que vous incarnez.

J'observe les universités d'un œil critique et fasciné depuis la fin de mon adolescence. Il n'y a pas d'institution plus indispensable à l'intelligence collective, un bien plus important que toute richesse et tout produit intérieur brut. Nous avons vu passer au Québec un enseignement supérieur où la résistance intellectuelle a côtoyé longtemps les patenôtres d'archevêques, un monde à la fois admirable et fermé qui n'était ni le vôtre ni le mien. Quand les rigidités se sont cassées, quand les seuils d'entrée se sont multipliés, la résistance intellectuelle a dû y côtoyer et côtoie plus que jamais les patenôtres de l'économisme triomphant qui voit dans l'université sa chaîne de montage d'un développement matériel infini. Ce que ce passé et ce présent ont en commun, c'est la résistance intellectuelle qui, dans nos institutions, s'est opposée et s'oppose encore aux appropriations et aux détournements des fins de l'enseignement et de la recherche. Si je tenais à faire votre éloge ce soir, c'est que vous appartenez à cette résistance. Qui n'est pas conservatisme, mais architecture contemporaine : devant les constructions plates, homogènes, extrêmes centristes du discours ambiant qui gagne nos sociétés et leurs campus, vous exigez et bâtissez sans désespérer un autre récit. À ceux qui racontent que le bonheur est dans l'équilibre de la comptabilité individuelle et collective, qui nous disent que « tout le reste est littérature », vous décrivez « tout le reste », la littérature en notre monde, et la narration change de sens.

Vous êtes l'universitaire par excellence, celle qui met l'étudiant au cœur de son engagement. Ces soirs d'automne 2010, je vous voyais traiter des débutants comme des êtres advenus aux exigences de l'étude. J'ai lu, dans votre CV, qui signifie « cours d'une vie », une liste de séminaires de méthodologie et d'outils de recherche, des travaux sur l'enseignement au cégep, sur la formation des lecteurs. Des matières arides qui nous instrumentent, mais qui n'ont pas toutes le charme de vos études sur la vie culturelle de Montréal vers 1900 et le climat des anciennes soirées du Château de Ramezay. Vous avez sans cesse accepté la charge de ces

enseignements indispensables comme s'ils avaient la noblesse de ceux qu'on vous demandait en Sorbonne ou à Bologne.

Venons-en – trop rapidement ici – à vos publications, où dominent les directions de plusieurs dizaines d'ouvrages. L'ensemble met en lumière une générosité sans égale envers des collègues et de jeunes universitaires que vous avez associés systématiquement à toutes vos recherches dès vos premières modestes subventions jusqu'à ces énormes projets multiannuels dont vous êtes aujourd'hui la chercheuse principale. Les jurys du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et du Fonds de recherche société et culture du Québec ne doivent certainement pas avoir hésité longtemps à les soutenir... « Penser l'histoire de la vie culturelle au Québec » ou encore « la transformation de la vie culturelle et de l'espace public » à travers la presse de l'entre-deux-guerres, voilà des éclairages précieux sur la société québécoise, ainsi que la création d'un immense corpus de connaissances. Mais c'est aussi, sous votre direction, la mise au monde d'une génération élargie de professeurs et de chercheurs qui tiendront bon à leur tour, qui résisteront dans nos universités et dans leur espace public. Je voyais défiler à mon écran la liste de vos doctorants devenus docteurs, nous en connaissons déjà plusieurs qui se sont mués en vos collègues de colloques (est-il une demande de communication que vous ayez refusée? Je vous dis la gratitude de leurs coordonnateurs...). Ces thésards d'hier deviennent des ressources pour un public encore avide de penser le monde avec l'université, quoi qu'on en dise dans la cacophonie ambiante des opinions instantanées.

Tous nos campus carburent à un poncif qui peut se résumer ainsi : la collégialité appartient au petit nombre des valeurs fondamentales de l'université. Dans les plans stratégiques que nous concoctons et approuvons de la base au sommet, on entend par là le partage du pouvoir de décision académique et administratif, une sorte de fraternité autogestionnaire qui serait toujours vivante. Vous avez souvent travaillé sur l'utopie au Québec, je vous laisse juge de celle-ci. Je préfère proposer une autre définition de la collégialité, celle que vous mettez en œuvre – littéraire et autre – en menant la vie universitaire en ligne droite qui a été la vôtre, de votre baccalauréat en littérature jusqu'au plus haut degré de la recherche, en ne menant aucun travail sans y associer une myriade d'étudiants, de doctorants, de collègues jeunes ou mûrs, que vous avez appelés avec force et, je le soupçonne, avec entêtement, à publier non pas pour publier, mais pour partager leur science. Car leur science appartient à ce public dont l'appétit conscient ou

inconscient pour les lettres et les arts qu'elle révèle permet à l'université de demeurer irréductible. Telle se présente la collégialité universitaire, dans sa meilleure acception.

C'est ainsi, chère Micheline Cambron, que sans rien savoir de vous, je me sens entièrement autorisée à vous accueillir au sein de l'Académie des lettres, proposition que l'académicien idéal qu'est Laurier Lacroix a portée avec moi. Avoueraï-je que nous en avons peu discuté, tous les deux? Nous avons prononcé votre nom et c'était pour nous chose faite. L'Académie et les Lettres, ce sont deux habitats naturels de votre cours de vie, votre don pour le partage devient notre bien désormais.

Maison des écrivains
25 octobre 2017